

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

ANDRÉ VÈNE

**Statistiques et méthodes économiques. Controverses récentes sur le mouvement des prix**

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 83 (1942), p. 135-151

[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1942\\_\\_83\\_\\_135\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1942__83__135_0)

© Société de statistique de Paris, 1942, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques  
<http://www.numdam.org/>

## V

# STATISTIQUES ET MÉTHODES ÉCONOMIQUES

## CONTROVERSES RÉCENTES SUR LE MOUVEMENT DES PRIX

---

Avant d'en venir au sujet de cette communication, je vous demanderai la permission d'évoquer un souvenir personnel. Séjournant dans une ville que trois bons milliers de lieues et plusieurs champs de bataille séparent de la France, j'allai voir un ami et le trouvai dans un grand émoi. Son siège social de Bruxelles s'était permis de critiquer un de ses rapports, en se fondant sur un petit livre fait d'équations justes et de phrases concises. Mon ami avait alors fait tourner son fauteuil et avait aussitôt trouvé à portée de sa main le petit livre en question. Je m'émerveillai de l'heureux destin de cet ouvrage et du chemin qu'il avait parcouru pour se trouver ainsi dans des bibliothèques si éloignées de sa ville natale. Vous ne serez pas surpris de son succès lorsque vous saurez qu'il s'agissait du célèbre *Traité des Opérations financières* de notre Président honoraire Alfred Barriol, dont le renom d'auteur a certainement contribué à l'essor qu'il a su donner à notre Société.

Notre collègue, M. Goblet, a traité récemment, devant vous, avec son habituelle autorité, des rapports de la statistique et de la géographie. Je voudrais vous entretenir aujourd'hui, à propos d'une question précise, du concours que la statistique peut apporter à l'histoire économique et même à la science économique.

Certes, la statistique n'offre jamais plus d'intérêt que lorsqu'elle s'applique aux préoccupations immédiates. Pourtant, si l'on veut aboutir à des conclusions d'une incontestable solidité, l'on ne saurait trop multiplier les observations dont la répétition est à la base du raisonnement par induction et, par conséquent, de toutes les sciences de la vie. Vous me pardonnerez donc si je vous demande de vous évader quelque temps des réalités de l'heure présente pour obtenir une vue panoramique sur une évolution de plusieurs siècles,

celle du mouvement des prix. Je vous entretiendrai surtout des fluctuations à long terme, dont les aspects essentiels, pour le  $\text{XIX}^{\text{e}}$  et le  $\text{XX}^{\text{e}}$  siècle, ont été envisagés dans une série d'études. En particulier, dans un article de M. Lescure, paru d'abord en 1912, et dans l'article très précis de M. Alfred Sauvy qui, publié en 1928 dans le Bulletin de la Statistique générale de la France, a suscité de nombreux commentaires.

Pour le statisticien qui veut se consacrer à l'étude des questions économiques, l'observation des prix offre des facilités plus grandes que l'observation des mouvements de la production. Cette remarque bien connue se vérifie dès les époques les plus lointaines. L'antiquité nous offre déjà des informations nombreuses dont la plus ancienne paraît bien être un acte de vente immobilière antérieur au règne d'Our Nina qui vivait, dit-on, vers l'an 3 000 avant Jésus-Christ. Mais c'est seulement à partir du  $\text{XIII}^{\text{e}}$  siècle que nous trouvons de véritables séries de documents statistiques dont les lacunes diminuent peu à peu et qui font place, dans les temps modernes, à d'autres séries beaucoup plus continues.

Les résultats des travaux faits sur cette période de six cents ans, qui s'étend du  $\text{XIII}^{\text{e}}$  au  $\text{XIX}^{\text{e}}$  siècle, nous tracent tout naturellement le plan de notre exposé. Nous évoquerons d'abord les vives controverses qui se sont élevées sur les questions de méthode, car de ces controverses peuvent jaillir des clartés nouvelles susceptibles de retentir sur les méthodes mêmes de la science économique. Puis nous aborderons le sujet des variations de longue durée et nous les comparerons aux variations annuelles en nous attachant tour à tour aux faits et à leur interprétation.

L'on ne saurait faire allusion en France à l'histoire des prix sans évoquer aussitôt le souvenir d'un grand économiste que nous avons eu l'honneur d'avoir parmi nous, François Simiand. Ses *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du  $\text{XVI}^{\text{e}}$  au  $\text{XIX}^{\text{e}}$  siècle*, publiées en 1932 et qui reproduisaient un cours de deux années professé à l'École pratique des Hautes Études, constituaient un admirable traité de statistique appliquée. François Simiand avait étudié un certain nombre de travaux du  $\text{XVIII}^{\text{e}}$ , du  $\text{XIX}^{\text{e}}$  et du  $\text{XX}^{\text{e}}$  siècle sur l'histoire des prix dans divers pays. Il en examinait scrupuleusement les méthodes et, après avoir fait un choix des œuvres les plus dignes d'être utilisées, il en analysait les résultats. Ce travail considérable lui avait permis d'établir une série de 36 diagrammes, à échelle simple ou à échelle logarithmique.

Il était alors arrivé à la conclusion que ces statistiques présentaient entre elles, presque toujours, une certaine homogénéité. A son avis, les diversités partielles qu'il avait constatées entre les auteurs pouvaient, le plus souvent, être expliquées et il estimait qu'il existait une probabilité pour que ces différences fussent fondées par des circonstances locales. En examinant ses diagrammes, et en particulier le plus curieux de tous, le premier, l'on constatait en effet un parallélisme remarquable entre les indices généraux des prix établis d'après des travaux d'origine très diverse, ceux de Thorold Rogers pour l'Angleterre, du vicomte d'Avenel pour la France, de Mantellier pour l'Orléanais, de l'abbé Hanauer pour l'Alsace, de Wiebe pour Munster, de Falke pour la Saxe et de Magoldi Bartolini pour l'Italie. Une réserve, cependant. Les

deux courbes qui résumaient les recherches du vicomte d'Avenel sur la France et de Clémencin sur la taxe du blé en Espagne ne tenaient aucun compte de la baisse constatée par tous les autres auteurs autour des années 1530 et 1535.

De ces recherches, François Simiand tirait, en particulier, deux observations. D'abord, il y voyait une confirmation de ces mouvements de longue durée des prix qu'il appelait des mouvements séculaires. Ensuite, il arrivait à une réhabilitation de l'ouvrage du vicomte d'Avenel. Les méthodes de cet ouvrage ne lui inspiraient, certes, aucune admiration et il formulait même à leur sujet de nouvelles critiques, mais il en considérait les résultats d'ensemble comme exacts.

Bien que partielle, cette réhabilitation fit scandale. En trente deux ans, de 1894 à 1926, le vicomte d'Avenel avait fait paraître une partie de ses vastes recherches sur les mouvements des prix et sur le pouvoir d'achat de la monnaie, qui formaient la base de son *Histoire économique de la propriété*, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800. Entreprise sous les auspices de notre ancien Président Levasseur et d'abord avec le double appui du Comité des Travaux historiques et de l'Académie des Sciences morales, cette œuvre monumentale avait été attaquée en 1896, en un bref mais retentissant article de M. Seignobos, paru dans la *Revue critique d'Histoire et de Littérature*.

Si l'on fait subir à ce maître historien une épreuve dont il a montré lui-même l'utilité scientifique, il faut bien reconnaître que sa déposition était celle d'un témoin passionné.

Dans sa conclusion, M. Seignobos avouait, sans aucune gêne, sa préoccupation principale, et d'ailleurs fort légitime, qui avait trait au bon emploi des crédits budgétaires et des largesses de l'Institut. Les recherches du vicomte d'Avenel, déclarait-il, ne pouvaient être accueillies sans une vérification préalable. Et il ajoutait textuellement : « Si l'on désire que ce travail soit fait, on fera mieux d'employer les fonds de l'État et de l'Académie à organiser le dépouillement méthodique des fonds de l'Histoire de France que réclament les historiens. »

Sous l'empire de ce courroux, M. Seignobos avait abouti à un réquisitoire où les chefs d'accusation étaient d'une gravité très inégale. Il affirmait, avec beaucoup d'audace, que des recherches sur l'histoire des prix ne pouvaient guère donner de résultats; « L'idée même, déclarait-il, l'idée même de faire en quelques années l'histoire des prix dans toute la France pendant six siècles, suffit à révéler une ignorance entière des conditions de l'histoire et de la statistique. »

Concentrant alors ses critiques sur le seul vicomte d'Avenel, il relevait de sa part des manquements au Code de la bienséance historique, des lacunes et des imprécisions dans l'indication de ses sources et de ses instruments de travail. Il le soupçonnait de ne pas avoir suffisamment pris garde aux divergences locales des monnaies, des poids, des mesures. Puis il lui adressait des reproches contradictoires. Il le blâmait d'abord de n'avoir point procédé, à propos de chaque prix, à une critique préalable dont on peut se demander si elle eût donné de bien sérieux résultats. Et il le morigénait parce qu'il avait procédé

à une sélection, c'est-à-dire à une critique, lorsqu'il s'était agi d'établir des moyennes. M. Seignobos eût admis que le vicomte d'Avenel eût écarté des prix aberrants. Mais il le soupçonnait, à la vérité sans preuve, d'avoir éliminé des prix gênants. Enfin, il avait fait procéder « par un érudit de ses amis » à des sondages, et, sur 37 indications, il avait fait relever 36 erreurs portant, soit sur la cote des documents cités, soit sur les chiffres, soit sur la nature des opérations.

Après ce coup de massue, le Comité des travaux historiques et l'Institut retirèrent leur appui au vicomte d'Avenel qui continua à publier ses œuvres dans un discrédit total, auprès des savants français tout au moins. François Simiand fût le premier à se demander ouvertement si la critique de M. Seignobos ne devait pas faire l'objet d'une discussion. En réalité, elle appelait plusieurs réserves. D'abord, toutes les erreurs de fait relevées portaient sur la seule histoire du prix des immeubles, dont il n'est pas besoin de faire ressortir les difficultés devant un auditoire aussi averti et qui a suivi les savantes communications de M. Michel. Ensuite, s'il avait raison de critiquer la méthode du vicomte d'Avenel, il avait tort de méconnaître l'existence de la loi des grands nombres et son aptitude à égaliser les hasards résultant d'erreurs partielles. « Pour opérer, déclarait-il, avec les chiffres du vicomte d'Avenel, il faudrait admettre que tous ces hasards se compensent et rien n'autorise à l'admettre. »

En réalité, si les chiffres du vicomte d'Avenel étaient trop peu sûrs pour qu'il soit possible d'en tirer des informations de détail et des indications en valeur absolue, ses relevés, qui mentionnaient 55.000 prix, faisaient bel et bien jouer la loi des grands nombres, et M. Seignobos s'aventurait trop loin lorsqu'au lieu de s'en prendre aux fantaisies philosophiques du vicomte d'Avenel, il en venait à mettre en doute des constatations générales d'une telle banalité qu'elles étaient confirmées par un très vaste ensemble de témoignages historiques et de travaux consciencieux. L'on est bien forcé de faire à M. Seignobos un reproche plus grave, celui d'avoir beaucoup gêné en France, par une condamnation générale, les progrès de l'histoire économique et de la statistique historique.

Il ne faut rien exagérer, toutefois. Si l'anathème de M. Seignobos plaçait dans une curieuse situation les Français qui voulaient faire allusion à l'histoire des prix en leur interdisant des rappels de faits habituels à l'étranger, il n'empêcha pas quelques érudits de procéder, dans une atmosphère très défavorable à des recherches nouvelles. On doit à cet effort des œuvres remarquables, telles que celles de Raveau sur le Poitou, de M<sup>lle</sup> Yvonne Bezard sur l'archidiaconé de Jouy-en Josas, et de la très belle *Esquisse du Mouvement des prix et des revenus au XVIII<sup>e</sup> siècle*, publiée par M. Labrousse, qui devait succéder à François Simiand à l'École pratique des Hautes Études, comme M. Coornaert lui a succédé au Collège de France. Notons incidemment que le mouvement se poursuit. M. Labrousse, qui enseigne aussi l'histoire économique à la Faculté des Lettres, prépare un nouveau livre sur les fluctuations économiques au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que M. Meuret, bibliothécaire de l'École normale, est sur le point de faire paraître une thèse fort attendue sur le problème des subsistances de 1661 à 1715.

En attendant la publication de ces travaux, l'ouvrage le plus considérable

qui soit paru sur l'histoire des prix en France est dû à l'initiative d'un Comité international, et fait partie d'une série de travaux sur l'histoire des prix dans divers pays d'Europe et aux États Unis. Forcés de nous limiter, nous ne retiendrons aujourd'hui, pour un rapide examen, que trois des volumes déjà parus de cette série : d'abord les deux premiers livres de M. Earl Hamilton sur les prix en Espagne de 1351 à 1500 et de 1501 à 1650, ensuite les *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800*, parues en 1936.

Les ouvrages de M. Earl Hamilton, d'une très grande unité, sont le résultat d'investigations poursuivies de 1926 à la guerre civile dans des archives extrêmement riches, aujourd'hui en partie détruites. Ils sont d'importance très inégale; les chapitres magistraux qui ont été consacrés au *xvi<sup>e</sup>* siècle contiennent à la fois une étude des mouvements des prix et une étude des entrées de métaux précieux, étude qui mérite une attention toute particulière. L'ouvrage français est un ouvrage collectif dû à des savants parmi lesquels il est juste de citer M. Gaston Martin, de Nantes, auteur d'un tableau des prix des denrées coloniales, M. Latouche, professeur à l'Université de Grenoble, qui a dirigé des recherches sur le Dauphiné, et M. Albert Mirot, des Archives nationales, auteur en particulier d'intéressants travaux sur le *xviii<sup>e</sup>* siècle. Il faut réserver une grande place au nom de notre regretté collègue, M. Denuc, qui, en dépit de ses lourdes occupations, a su trouver le loisir d'assurer, d'une façon impeccable, la mise en œuvre statistique et le commentaire détaillé des données recueillies par les historiens. Il convient de citer aussi le nom de François Simiand, qui a fourni, trop peu de temps, une aide précieuse au professeur Henri Hauser, chargé par le Comité international de la direction des travaux.

On sait le mérite de M. Henri Hauser, son talent littéraire, son influence de chef d'école, ses dons de polémiste. M. Hauser partageait, au sujet de la statistique, le scepticisme de M. Seignobos et l'avait propagé. Son ironie n'avait pas épargné les abstractions de François Simiand; à plus forte raison s'était-elle exercée sur le vicomte d'Avenel. Le prestige de son œuvre et de son enseignement lui ayant valu la mission de présenter au public une œuvre qui confirmait à la fois les idées maîtresses de Simiand et les résultats d'ensemble de l'inégal lauréat de l'Institut, il en est résulté une curieuse préface où M. Hauser a adressé aux statisticiens une longue série de critiques.

Son offensive prend l'aspect d'un parallèle entre l'historien et le statisticien.

« L'historien, déclarait M. Hauser, ne saurait construire un édifice avec des matériaux dont il n'a pas préalablement vérifié la solidité » (p. 55). Le statisticien ne bénéficie pas des mêmes éloges, peut-être parce qu'il lui est arrivé d'écrire avec François Simiand : « On peut faire des pesées justes avec des balances fausses. » A une condition, rétorque M. Hauser, c'est que le coefficient d'erreur sera connu, et qu'il restera constant à travers les temps et les lieux. Et M. Hauser poursuit. Le statisticien, d'après lui, se complait à dessiner de belles courbes, à dégager des tendances et des trends. Chose plus grave, son ambition, d'après M. Hauser, est d'effacer les anomalies. Et M. Hauser prend cette fois pour victime le professeur américain Abbott Payton Usher, auteur d'une belle histoire des inventions mécaniques, auteur aussi d'une étude sur les prix du blé en France. Dans cette étude, M. Usher arrive à un diagramme

extraordinairement capricieux, à une succession de pics et de précipices, au profil de la plus extraordinaire des sierras. Mais, ajoute M. Hauser, « sur ce graphique tourmenté, une main diligente a lancé une courbe douce et quasi régulière... » et cette main a écrit *combined trend*, tendance combinée.

Cette recherche des mouvements généraux, selon M. Hauser, écarte les influences perturbatrices, néglige les accidents, noie les variations annuelles. Et nous citons encore M. Hauser : « On met en mouvement les procédés les plus perfectionnés de la statistique, on substitue des courbes logarithmiques aux courbes arithmétiques, on remplace les simples calculs par de savantes formules algébriques, on complète la recherche des prix par l'établissement des nombres-indices, etc..., et l'on arrive à des constatations globales d'une telle généralité que les sources proprement littéraires nous les avaient fait connaître. » Plus loin, M. Hauser part en guerre contre les 134 méthodes de pondération des indices en s'appuyant sur l'autorité de M. Michel Huber, dont il reconnaît la compétence, pour déclarer que ces méthodes comportent une part d'arbitraire.

Le statisticien, d'après M. Hauser, ne s'occupe que du général. L'historien, comme certain chroniqueur d'une paroisse limousine, que M. Hauser cite en exemple, voudra savoir comment les hommes ont « vécu, joui, souffert » : Et M. Hauser affirme qu'en histoire, il n'est de science que du particulier.

Ces définitions nous paraissent limiter singulièrement la mission de l'historien comme celle du statisticien. De l'historien que nulle règle de méthode sérieuse n'oblige à se cantonner et à ramper dans les notations fragmentaires et qui peut arriver à des idées générales. Du statisticien qui peut très bien établir une distinction entre les marées et les vagues de surface et arriver, par ses calculs, à discerner, entre des chiffres d'apparence dissemblable, des analogies réelles et d'autant plus importantes qu'elles servent à expliquer précisément ces souffrances et ces joies humaines auxquelles M. Hauser a la vertu de tant s'intéresser.

Les travaux de M. Earl Hamilton et ceux des collaborateurs de M. Hauser nous apportent une preuve nouvelle de la fécondité de ces habitudes. Les recherches françaises nous fournissent aussi des indications sur les difficultés de la statistique historique.

Le praticien, lorsqu'il étudie les cours d'une matière première, choisit les plus grands marchés, pour mieux saisir le rythme de la vie commerciale. L'historien, moins sûr de ses matériaux, est obligé de comparer les cours des localités voisines et d'établir entre ces cours des tables de concordance, suivant une méthode qui procède de celle de Simiand et que M. Labrousse enseigne à ses élèves de la Faculté des Lettres. Encore faut-il qu'il éclaire, pour l'ancien régime, le problème des mesures, qui varient très sensiblement d'une ville à l'autre, d'une époque à l'autre, et qu'il résolve aussi le problème des mutations monétaires.

Les collaborateurs de M. Hauser ont donc procédé à une étude des mesures linéaires et des mesures de volume. Si grand a été le soin apporté à ce travail qu'un seul point en a été jusqu'ici contesté; ce point est la capacité du setier de Paris, mesure de compte employée pour les céréales. Tous les spécialistes ne croient pas que cette capacité ait été modifiée en 1669, l'un

d'eux estime qu'elle a été seulement précisée. Il en résulterait que, pour ajuster les tableaux du froment, il serait nécessaire de diviser par 1,2 tous les cours indiqués pour le froment de 1501 à 1669.

Autre point contesté, M. Hauser a choisi l'année légale au lieu de choisir l'année de récolte. Il en résulte, pour certaines années de disette, de sensibles différences avec certaines statistiques antérieures et ces différences expliquent tout naturellement quelques écarts de ville à ville dont M. Hauser s'étonne à tort dans sa préface.

Enfin, particularité à souligner, M. Hauser a fourni à ses collaborateurs, pour calculer les indices des prix argent, des tables établies par M. Sée. Cet éminent professeur a cru devoir rectifier les célèbres tables de Natalis de Wailly, parues en janvier 1888 dans le *Bulletin de Statistique et de Législation comparée*, en se servant du non moins célèbre *Manuel de Numismatique française* de M. Dieudonné. Or, M. Dieudonné, qui est un numismate, s'est volontairement borné à fournir la liste des émissions de monnaie, et a passé sous silence les mesures monétaires, fort importantes parfois, qui n'ont pas été accompagnées d'une frappe de pièces nouvelles. Ce détail a été souligné, au surplus, avec toutes explications utiles, dans une note de M. Labrousse. L'ayant perdu de vue et ayant ignoré l'arrêt du Conseil du 26 mai 1726, signalé dans les Tables de Natalis de Wailly et dans la note de M. Labrousse, M. Sée a assigné à la livre tournois, de fin mai 1726 à 1741, une valeur de 6 francs, en francs de 1928, alors que cette valeur était, en réalité, en francs de germinal, de 1 fr. 02 ou 1 franc en chiffres ronds. Cette erreur sur la fameuse stabilisation monétaire de 1726 a affecté, dans tous les tableaux, les indices des prix argent, car la période de base, choisie sur l'ordre du Comité international, a été celle des années 1721 à 1745. La rectification à faire sur ce point, aboutirait à une sensible diminution de l'équivalent monétaire de base. Il y aurait peut-être aussi des réserves à faire sur d'autres points de ce tableau d'équivalences, M. Sée ayant tenu compte d'émissions de monnaies faibles, sans importance réelle, mais il serait trop long d'entrer dans ces détails.

Ces indications fournies, nous pouvons passer maintenant à l'examen des grands mouvements enregistrés par les statistiques des prix espagnols et des prix français.

M. Earl Hamilton, dans son premier volume, confirme toutes les notions acquises. Il constate une vive hausse des prix réels de 1351 à 1380 ou 1390, puis un déclin des prix nominaux et des prix réels dans la première et la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. Ce siècle se termine toutefois par des années de stabilité. M. Hamilton souligne la ressemblance frappante des indices or de Valence, d'Aragon et de la Navarre avec les index numbers de France et d'Angleterre tels qu'ils résultent des travaux de Thorold Rogers et du vicomte d'Avenel. Dans son second volume, le graphique général de la page 301 montre une hausse vive de 1500 à 1505, suivie d'une baisse jusqu'en 1510, puis une hausse modérée jusqu'en 1530. La hausse reprend en 1535, très forte, jusqu'en 1575, année de la banqueroute, qui est suivie, sur le graphique, d'une encoche. A partir de 1578, nouvelle hausse, à peine interrompue, qui s'accélère de 1597 à 1601. Après l'année 1601, les prix sont irréguliers, mais ils reviennent en 1650 aux environs immédiats des prix de 1601.



Entre 1501 et 1601, les prix espagnols se sont multipliés par 4,32, et l'on peut dire, avec M. Hamilton, qu'en 1600, les prix avaient subi une hausse permanente qui les avait portés au quadruple des prix de l'an 1500.

Prenons maintenant les statistiques françaises. Passons rapidement sur les statistiques des denrées coloniales, fort intéressantes par les mouvements de baisse qu'elles enregistrent au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui indiquent une production en accroissement rapide. Remarquons, malgré les efforts ingénieux de M. Mirot pour dresser une statistique d'un certain nombre d'objets fabriqués de type uniforme, qu'ici nous disposons surtout de prix agricoles.

Jetons donc les yeux sur le graphique des moyennes décennales des prix-argent du froment. Ce graphique, que l'on trouvera ci contre, nous édifie sur les moyennes de Paris, sur celles de Grenoble, sur celles d'un certain nombre de villes de l'Ouest, Rennes, Angers, Coutances, Château-Gontier, Bayeux. Pour les périodes 1721-1730 et 1731-1740, le trait le plus bas correspond à une rectification, faite pour Paris, de l'erreur de M. Sée sur la grande stabilisation de 1726. Tous les indices, comme nous l'avons dit, doivent être rectifiés en considération de cette erreur, mais peu importe, si nous voulons observer les mouvements d'ensemble et la concordance des cours de Paris et de la province.

Si nous observons d'abord les mouvements d'ensemble, nous voyons une hausse presque continue au XVI<sup>e</sup> siècle. A remarquer la montée très vive du début du XVI<sup>e</sup> siècle, où la baisse des années 1530 et suivantes est à peine indiquée et qui se rapproche beaucoup plus des diagrammes de Simiand, d'après d'Avenel, que de tous les autres. Chute prononcée de 1600 à 1610, pendant la belle période du règne de Henri IV. Ensuite, hausse des prix, à Paris au moins, puis baisse jusqu'en 1690. Les deux décades suivantes présentent une hausse imputable à de rares séries de mauvaises récoltes, comme nous le verrons par un autre graphique. Puis c'est la baisse souvent constatée des prix-argent jusqu'en 1740-1750, suivie du mouvement de hausse qui se prolongera pendant les guerres de l'Empire. En dépit des longs développements de M. Hauser sur les divergences régionales, la concordance des mouvements entre Paris et la province est remarquable, surtout à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour Grenoble, elle est d'autant plus significative qu'il n'y a, selon les spécialistes, aucune communication entre les marchés de Paris et du Midi. Une anomalie apparente : comme l'a observé M. Denuc, le mouvement de hausse de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est moins prononcé à Paris que dans l'Ouest et en Dauphiné. Mais il est notoire que les prix du froment dans le Midi, pays de production faible ou nulle, sont plus élevés qu'à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle; pour trouver des prix plus bas que ceux de Paris, il faudrait aller, non pas dans les provinces de l'Ouest qui sont exportatrices, mais dans le Nord et dans l'Est.

Ce graphique des prix-argent du froment témoigne, au surplus, de la réalité du mouvement de dépression des prix réels de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les dévaluations monétaires, il convient de le remarquer, changent la direction apparente de ce mouvement, mais nous verrons tout à l'heure pour quelle raison elles n'en effacent pas le caractère pénible. Ces dévaluations



sont pourtant très amples, pendant deux cent vingt-six ans. La parité de la livre tournois en francs de géminal, d'après le tableau schématique de Natalis de Wailly, revient de 5 fr. 47 en 1501 à 3 fr. 15 en 1600, à 1 fr. 52 en 1700 et, comme nous l'avons vu, à 1 fr. 02 en 1726, la rectification de 3 centimes effectuée en 1785 n'étant qu'un alignement de l'argent à l'or.

Au sujet de ces fluctuations de longue durée, on ne saurait trop souligner la coïncidence exacte de leur point de départ avec les variations de la production minière. La hausse du xiv<sup>e</sup> siècle, par exemple, est contemporaine de la découverte de riches dépôts miniers en Silésie et en Hongrie, de l'expansion du commerce avec l'Afrique occidentale et de l'accès aux gisements d'or de Crimée. Au xv<sup>e</sup> siècle, lorsque la baisse s'arrête, la production de l'or recommence à se développer. L'on constate une amélioration des méthodes d'exhaure et de traitement, amélioration qui permet aux Fugger, seuls ou associés à d'autres financiers, d'ouvrir des mines argentifères à Schwaz en 1453, près de Salzbourg en 1460, au Tyrol en 1487 et de remettre en activité, en 1492, les fameuses mines d'or de Bohême. L'or de la Côte d'Afrique parvient déjà en Europe au xv<sup>e</sup> siècle. Au xvi<sup>e</sup> siècle, il fournit d'après Sœtbeer, 2.400 kilos d'or par an. La production d'or et d'argent européenne est très active. Quant aux importations d'or et d'argent d'Amérique, M. Hamilton fournit à leur sujet des précisions nouvelles d'après les statistiques douanières. Elles s'accroissent fortement à partir de 1545, en même temps que commence la grande hausse des prix en Espagne et l'un des graphiques de M. Hamilton montre la simultanéité de la hausse des prix et de la progression des arrivages d'or. Fait plus significatif, la hausse est plus rapide en Andalousie, où accostent les vaisseaux revenus d'Amérique, et se répand ensuite dans les autres provinces et dans les autres pays, en suivant les routes du commerce et des armées. L'on assiste à un déclin au xvii<sup>e</sup> siècle. De 35 millions de pesos, moyenne annuelle de la période 1591-1595, les importations reviennent à 3.361.000 pesos, moyenne annuelle de la période 1556-1560. C'est moins que dans la période 1536-1540.

Mais, au xviii<sup>e</sup> siècle, le mouvement de hausse de la fin du siècle est lié à de nouvelles découvertes minières en Amérique du Sud et à la diffusion du billet de banque en Angleterre.

Une étude détaillée des importations et de la production minière montrerait l'exactitude des observations de François Simiand, recoupées par M. Rist et d'après lesquelles les mouvements des prix sont déterminés non point par le tonnage brut de la production minière, mais par les taux de variation des stocks de métaux précieux.

Naturellement, ces remarques n'excluent ni celles que l'on peut faire sur l'influence des guerres, ni celles que l'on peut tirer de l'abondance des récoltes. En me reportant à des *Tableaux d'histoire économique* que j'ai écrits en collaboration avec M. Lauvernier, j'y vois la mention de famines répétées dans les années qui ont marqué le sommet de la hausse au xiv<sup>e</sup> siècle et celle de très bonnes récoltes ensuite. La première de ces mentions s'appuie sur la grande Histoire économique de Thompson et la seconde sur les belles études de l'abbé Hanauer.

Nous apprécierons beaucoup mieux l'importance des variations de récoltes, en examinant deux graphiques qui présentent, entre eux, la plus étroite

ressemblance (1). Ce sont les graphiques des cours du froment et le graphique des indices des cours des céréales à Paris de 1500 à 1800, cours en monnaie légale, c'est-à-dire en livres tournois, extraits de documents de tout premier ordre par des archivistes très soigneux, M<sup>l</sup><sup>e</sup> Yvonne Bezard, M. Mallon et M. Mirot. Si nous entreprenions de relier entre eux les cours les plus bas, nous y verrions la trace des mouvements observés dans les graphiques des moyennes décennales. Mais ce qui caractérise surtout ces tableaux, c'est la grande amplitude des pointes de hausse, dont les plus élevées sont celles de 1573, qui suit d'un an la saint Barthélemy, celle de 1587, de 1652, de 1662, de 1694, de 1709, de 1712 et de 1768.

Ces pointes de hausse correspondent, bien entendu, à des années de mauvaise récolte, aggravées par la difficulté des communications. Dans quelle proportion la récolte varie-t-elle? Pour le xvi<sup>e</sup>, pour le xvii<sup>e</sup> siècle, les informations sont rares. Pour le xviii<sup>e</sup> siècle, M. Labrousse en a recueillies qui indiquent un fléchissement de l'ordre de 11 à 7. Faible différence, en regard des variations de prix qui justifient l'observation de King sinon ses calculs. C'est qu'à cette époque, il n'y a pas de rationnement national. Les choses se passent comme si le blé était vendu aux enchères. Pendant la longue dépression des prix-argent de 1670 à 1740, les années de disette se situent entre des années de mévente. La hausse, quand elle survient, profite surtout aux marchands de grains, et le paysan, souvent, perd doublement, à cause des mouvements de baisse qui lui retirent ses profits, à cause des calamités agricoles, dont il risque fort d'être la victime.

Déjà, au xiv<sup>e</sup> siècle, la grande peste avait été précédée d'une série de famines. On observe, dans les années de disette et dans les années qui suivent, un accroissement de la mortalité, une crise cyclique de la population. Le pain entre pour beaucoup, peut être pour moitié, dans les dépenses des classes les moins aisées; lorsqu'il monte, leur pouvoir d'achat diminue et il en résulte un violent chômage industriel.

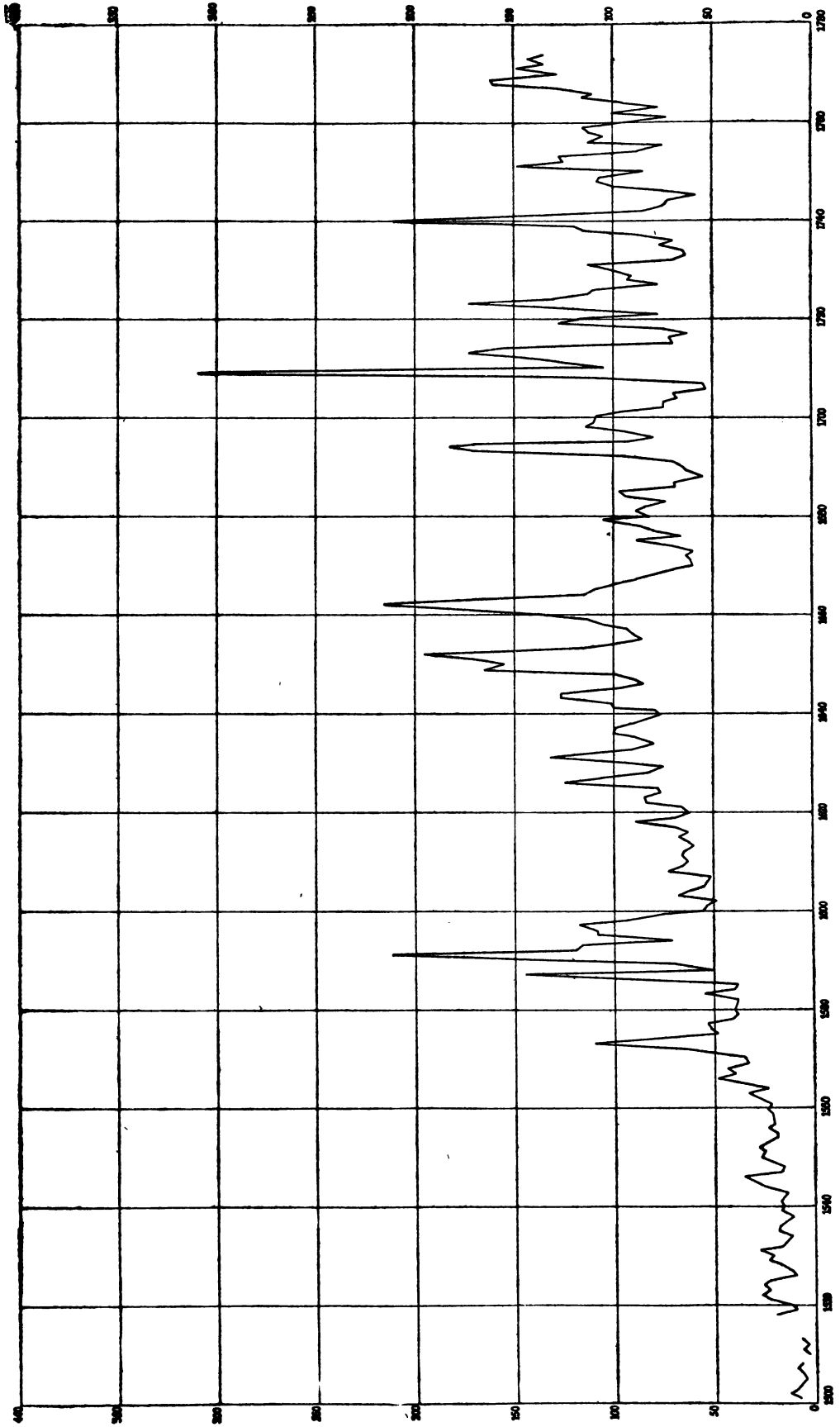
Deux fois, au xvii<sup>e</sup> siècle, les pointes de hausse s'atténuent. C'est d'abord sous le règne de Henri IV et dans les années qui suivent; c'est ensuite sous le ministère de Colbert, mais sous ce ministère l'on entre bientôt dans une période de grande dépression et de mévente. Dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, nouvelle atténuation des pointes de hausse. L'amélioration paraît être la conséquence de progrès multiples. A la réfection des routes royales, œuvre d'Orry et de Trudaine, à laquelle M. Labrousse attache une importance particulière, il convient, à notre avis, d'ajouter une série d'autres progrès tels que le perfectionnement des méthodes agricoles et surtout l'essor de la grande industrie française. Ici encore, l'animateur est Trudaine qui a repris avec bonheur l'essai plus connu de Colbert. Ne nous leurrions pas cependant. Ni les épidémies, ni les vives fluctuations des prix ne disparaîtront dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle.

Nous n'avons pas abordé l'étude des prix industriels qui, à cette époque, pour des raisons que nous avons esquissées, évoluent parfois en sens inversé des prix agricoles. Nous n'avons touché non plus à la question des salaires.

---

(1) Voir ci contre le graphique des cours des céréales.

*Cours des céréales à Paris en monnaie légale (Base 100 en 1721-1745).*



Elle est délicate, les salaires payés complètement en espèces étant rares encore au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, mais elle serait intéressante, en raison des informations nombreuses recueillies par M. Hamilton.

Le bref examen auquel nous avons procédé suffit néanmoins pour formuler un certain nombre de conclusions.

D'abord au point de vue statistique. N'oublions pas que, de 1501 à 1800, les cours du froment à Paris qui, d'après M. Hauser, n'atteignent pas une livre tournois en 1510, passent à un maximum de 65 livres en 1709. Encore ne s'agit-il pas de cours extrêmes, mais de moyennes annuelles et même, en raison du choix de l'année du calendrier, de cotes mal taillées, entre les prix de deux récoltes. En présence de telles variations, l'on éprouve quelque envie de sourire lorsqu'un érudit vraiment scrupuleux, passant à côté d'une erreur beaucoup plus grave, reproche à M. Hauser d'avoir choisi, pour la conversion, en francs de 1928, des livres tournois stabilisées, le cours de 5 francs au lieu de celui de 4 fr. 92 qu'il estime plus exact. Sous réserve de certaines rectifications, auxquelles nous avons fait allusion déjà, les résultats obtenus sous la direction de M. Hauser peuvent être acceptés dans leur ensemble. Cette conclusion résulte d'un rapprochement des moyennes décennales, rapprochement que nous venons d'effectuer ici. Dans des travaux qui seront prochainement publiés, nous verrons peut-être plus de précaution, les auteurs ayant soin de procéder, avant de retenir un chiffre, à sa confrontation avec les moyennes mensuelles observées dans des localités voisines. M. Hauser et ses collaborateurs n'en méritent pas moins de vifs éloges pour la conscience apportée au choix de bonnes sources et à leur exact dépouillement. Ces éloges seraient d'ailleurs incomplets s'ils n'étaient accompagnés d'un hommage particulier aux qualités magistrales de M. Jules Denuc, à la rectitude de sa méthode, à la sûreté de ses calculs et à l'objectivité de ses remarques. L'on ne saurait souhaiter, pour la statistique historique, de meilleure voie que celle où il l'avait engagée.

S'il y avait un changement à réaliser, ce serait peut être dans les méthodes de représentation graphique. L'arsenal de projections du statisticien est loin d'être aussi fourni que celui du cartographe. L'on peut se demander si, à côté des graphiques arithmétiques et des graphiques logarithmiques à base décimale, il ne faudrait pas des graphiques d'un type nouveau. Pour ces statistiques historiques qui sont des statistiques synthétiques et des statistiques à grandes fluctuations, l'on pourrait envisager une échelle telle qu'à toute hausse de 0,25 %, de 0,50 % ou de 1 % corresponde le même écart en millimètres. C'est une simple suggestion que je sou mets aux mathématiciens éminents qui sont ici.

Quant aux chiffres eux-mêmes, leur exactitude est suffisante pour que la statistique historique puisse former, en dépit d'injustes préventions, l'une des bases principales de la science économique. Elle constitue, en effet, l'un des meilleurs moyens à employer pour effectuer une sélection entre les doctrines et les théories.

Messieurs, vous avez lu peut-être, dans une conférence d'un remarquable économiste, M. Culmann, un résumé fidèle de la doctrine libérale. Notre itinéraire nous a conduits fort loin de cet ordre naturel des prix, de ces harmonies

spontanées décrites par les libéraux. Voyez ces brusques dénivellations, qui dépriment la vie économique pendant plusieurs générations et dont il n'est possible de sortir, avec les méthodes libérales, que par un essor toujours plus grand et toujours plus aléatoire de la production de métaux précieux. Voyez ces zigzags, trace de disette dont nous renouvelons aujourd'hui l'expérience. Ne nous enseignent-ils pas l'insuffisance de l'économie dirigée du passé qui s'appliquait beaucoup trop à diriger la monnaie, point toujours à froid, au lieu de chercher à régulariser les stocks et à orienter la production vers cette abondance raisonnable et régulière que vantait l'autre jour devant nous M. Sauvy et qu'au fond de nous-mêmes nous souhaitons tous? Car l'exemple du règne de Henri IV nous montre qu'il est possible de transformer une période de baisse prononcée des prix en une sorte d'âge d'or. Il est permis d'espérer que cet exemple ne restera pas unique.

André VÈNE.

## DISCUSSION

M. René ROY présente les deux observations suivantes :

En premier lieu, il tient à défendre le point de vue des statisticiens qui considèrent comme indispensable de recourir à l'emploi d'indices de prix, en vue de définir l'évolution du mouvement général des prix.

Si l'usage d'un tel indice n'équivaut pas à l'analyse des variations individuelles de prix, il est apte à nous renseigner d'une manière suffisamment précise et l'opinion contraire semble bien difficile à soutenir lorsqu'il s'agit de périodes où les variations de prix atteignent une grande ampleur.

M. René ROY s'étonne en second lieu de la conclusion du conférencier qui préconise le recours aux systèmes relevant de l'économie dirigée car cette conclusion n'apparaît nullement comme une conséquence de l'exposé fait par le conférencier.

Celui-ci ayant répondu en invoquant la loi de Grégory King, M. ROY reconnaît que c'est là un élément essentiel pour la compréhension des rapports qui s'établissent entre prix et quantités, mais cette liaison n'a été invoquée dans aucun passage de l'exposé qui ne pouvait ainsi permettre de conclure à l'opportunité de pratiquer une politique libérale ou de recourir au contraire à des interventions.

M. André VÈNE confirme d'abord son complet accord sur la première observation de M. René ROY. Il est lui-même profondément convaincu de l'utilité des indices, notamment pour l'histoire et l'intelligence des mouvements généraux des prix. Eût-il éprouvé le moindre doute sur cette vérité première que la seule lecture des tableaux de M. HAMILTON et de M. DENUC eût suffi à le dissiper. Les statisticiens, en l'occurrence, ont fait la preuve de l'efficacité de leurs recherches et de l'intérêt de leurs calculs. En réponse à la seconde observation de M. René ROY, M. VÈNE reconnaît bien volontiers que s'il a été amené à considérer comme éminemment désirable une politique de régularisation et de développement de la production, c'est par l'ensemble de ses études historiques. Il se permet de souligner néanmoins le caractère

extrêmement douloureux et le danger des fluctuations brusques des prix, dont l'atténuation lui paraît être nécessaire pour des raisons d'ordre social et même d'ordre économique.

M. Marcel RIEUL PAISANT demande si l'évolution des cours du blé au xvii<sup>e</sup> siècle, que M. VÈNE a seule examinée, est significative du mouvement d'ensemble des prix agricoles à cette époque. En effet, le blé n'était pas partout cultivé : le seigle, le sarrasin, le méteil le remplaçaient dans certaines régions. Au surplus, les fluctuations des prix du blé étaient peut-être différentes des variations des cours des autres céréales, des produits laitiers ou de la viande, comme le montre la Statistique générale de la France depuis 1939 jusqu'à aujourd'hui.

En réponse à M. Marcel RIEUL-PAISANT, M. André VÈNE rappelle qu'il a présenté, côte à côte, deux graphiques dont l'un indique les variations annuelles des cours du froment à Paris et l'autre montre les fluctuations des indices des cours des céréales, à Paris également. Entre ces graphiques, qui ne sont pas établis à la même échelle, il existe des différences, mais si peu sensibles qu'il est impossible de les percevoir au premier coup d'œil. M. VÈNE a insisté plus particulièrement dans sa communication, sur les cours du froment, la qualité de cette denrée étant remarquablement constante, tandis que la composition du méteil est très variable. En ce qui concerne les produits laitiers et la viande, les données publiées par M. HAUSER sont trop minces pour qu'il soit possible d'en faire état. Pour l'Espagne, de 1501 à 1650, les graphiques de M. HAMILTON font apparaître un parallélisme étroit des deux indices globaux des prix agricoles et des prix non agricoles, et des corrélations entre l'indice général des prix et celui des produits animaux, indice qui suit ou précède l'indice général avec des fluctuations plus vives. Il va de soi que les différentes catégories de prix ont leurs variations propres et M. LABROUSSE a constaté, pour la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, une hausse particulièrement forte sur la viande, hausse qui, d'après d'autres sources, paraît coïncider avec des améliorations dans la qualité. Sans s'aventurer beaucoup, il est permis de dire que, dans cette période pré-capitaliste, les prix des céréales sont particulièrement importants, particulièrement significatifs et particulièrement sensibles.

M. Y. M. GOBLET fait à son tour les remarques suivantes :

Notre collègue, M. VÈNE, nous a donné une excellente leçon de méthode et la discussion qui s'en est suivie a montré l'utilité d'une stricte discipline scientifique. Nous avons entendu en fait une étude sur le mouvement du prix du blé en France depuis un millénaire et sur les recherches dont ce mouvement a été l'objet. Ainsi sont apparus le rôle de la méthode historique et économique, l'importance de la critique historique et l'usage de la statistique comme instrument de précision pour l'histoire et la géographie économiques, instrument d'une précision si rigoureuse que certains souhaitent plus ou moins ouvertement de l'éliminer de leur laboratoire.

Qu'il me soit donc permis de présenter quelques observations sur les travaux statistiques en tant que base des recherches économiques et plus spécialement des recherches d'histoire et de géographie économiques.

En premier, il importe de bien fixer la valeur des termes employés, après avoir éliminé ceux qui, sous une apparente précision, n'ont qu'un sens incer-



tain. Ainsi aucune étude des prix ne saurait être tentée avant d'avoir établi une sorte de dénominateur commun; comment tracer une courbe des prix d'une denrée à travers les siècles, évalués en livres puis en francs, les unes et les autres de valeur fort variable? Autant tracer pour l'époque actuelle une courbe passant du franc au dollar, et de la livre au yen.

En second lieu, il faut se garder, dans le présent sujet (et ceci est un exemple pour bien d'autres matières), de confondre *blé* avec *céréales* ou *prix du blé* avec *coût de la vie*, ce qu'on fait trop souvent. M. VÈNE a très bien fait remarquer que pendant des siècles la céréale base de l'alimentation a été le méteil. Il y a eu des périodes et il y a encore des régions où c'est le blé noir. Dans bien des régions, jusqu'à la plus récente période, le froment n'a pas été la base de la nourriture. Le prix du blé n'a nullement droit à être considéré comme l'élément essentiel du coût de la vie à travers les siècles; or, nous avons vu combien on a tendance à les confondre.

En troisième lieu, les recherches d'histoire économique doivent être fondées sur des cartes détaillées de géographie historique. Ainsi pour établir le prix du blé au xv<sup>e</sup> siècle, une carte du blé à cette époque est nécessaire, et cette carte doit être établie sur un fond fixant le territoire de la France du temps. Enfin sur cette carte sera indiqué le domaine « connaissable »; M. VÈNE ne nous a-t-il pas averti par exemple de l'impossibilité de faire une documentation pour le Languedoc? On voit combien la plus innocente généralisation peut ouvrir la porte à des erreurs enlevant toute valeur à un long et laborieux travail.

Enfin, les conditions économiques et juridiques doivent être connues. Comment établir un « prix moyen » — ou plutôt : quelle signification aura un « prix moyen » — dans les temps où la circulation des graines n'était ni libre ni souvent même possible entre les provinces? Et cela alors que certaines faisaient déjà une culture très évoluée au xviii<sup>e</sup> siècle sur des terres amendées tandis que d'autres ont conservé l'araire jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle et travaillé des sols ingrats aux rendements misérables?

Si donc la statistique est indispensable à l'histoire comme à la géographie économiques, les recherches qu'elle entreprend dans ces domaines exigent une méthode de critique historique serrée — comportant la critique des sources — et le choix attentif d'unités de mesures, de monnaie, de territoires et aussi d'unités de temps. Il faut savoir gré à notre collègue de nous avoir offert sur ces points de méthode un sujet d'expérimentation et de méditation d'aussi grand — et dans une certaine mesure d'aussi actuel — intérêt que l'est l'évolution séculaire du prix du blé. Il faut le remercier aussi de nous avoir amenés à nous souvenir que s'il faut des années d'analyse pour se permettre quelques heures de synthèse, il faut de longues préparations analytiques pour établir par la critique historique et géographique les tableaux où s'inscriront les observations statistiques grâce auxquelles on aura la récompense de pouvoir tracer un graphique ayant une signification véritable et une réelle utilité.

M. VÈNE est tout à fait de l'avis de M. Y. M. GOBLET sur l'utilité d'une connaissance précise de la géographie historique et sur l'importance des indices des prix-or et des prix-argent. Il a eu soin de présenter d'abord un

graphique des moyennes décennales des prix-argent et de n'aborder qu'ensuite l'étude des fluctuations annuelles en monnaie légale. Il ne croit pas que l'impossibilité où l'on s'est trouvé jusqu'ici de publier des statistiques étoffées sur les prix du Languedoc soit une impossibilité absolue. Grâce à l'intérêt éveillé dès avant sa publication par la thèse de M. Meuvret, il a su que cet historien a pu reconstituer pour la Guyenne des mercuriales indiquant les prix de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et il espère que cet exemple stimulera le zèle des archivistes méridionaux. Comme l'a fait ressortir M. Y. M. GOBLET, la statistique historique oblige à de très patients travaux. Mais ces travaux peuvent renouveler l'économie politique, la dégager de son appareil doctrinaire et en faire, conformément aux intentions de François SIMIAND, une science d'une solidité éprouvée.

M. LÉPRINCE-RINGUET demande enfin au conférencier de préciser les unités dans lesquelles sont établis les graphiques présentés. M. VÈNE répond que le premier graphique donne les prix en monnaie d'argent d'un poids déterminé; les graphiques suivants fournissent les prix en monnaie de l'époque.

---